

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 8 JANVIER 1898.

No. 158

**SOMMAIRE**

Epidémie de meurtres, *Vieux-Rouge* —  
Un gros problème — OPINIONS: Les  
millions de l'archevêché, *Jeun de Bon-*  
*nefon* — FEUILLETON: Rome, *Émile*  
*Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne  
sont pas les conditions ordinaires des autres  
journaux. Nous livrons le journal à domicile  
[franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au  
commencement de chaque mois. Tout ce que  
nous demandons au public est de voir le  
journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont  
payables tous les quatre mois et d'avance. Nous  
adresserons un numéro échantillon gratuitement  
à ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux  
d'impression à faire voudront bien s'adresser  
au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue  
Notre-Dame.

**EPIDEMIE DE MEURTRES**

Quel vent souffle-t-on dans nos cam-  
pagnes, si renommées pour l'esprit de paix  
les mœurs douces et tranquilles ?

En quelques semaines, dans un circuit  
de quelques centaines de milles, six per-  
sonnes perdent la vie par la main d'assas-  
sins . . . Plus loin, à Sweetsburgh, on re-  
cherche en ce moment le destructeur d'une  
famille entière, les Eddy. Tout près de  
nous, Meach survit à trois blessures hor-  
ribles.

Dans notre ville les assauts meurtriers  
abondent; un citoyen est tué presque  
sous les yeux des siens dans un quartier de  
l'ouest et un autre meurt saturé de li-  
quides corrossifs.

Mais c'est la campagne qui a la palme.

Là, pas de revolver, plus de poisons: la  
boucherie pure et simple, la hache, le cou-  
teau, le gourdin.

Là, pas une de ces haines subites qui  
expliquent pas une de ces orgies qui peu-  
vent armer la main d'un inconscient. Non,  
c'est la préméditation brutale, le motif n'a

ni poésie, ni atténuation. Un frère devient quatre fois fratricide, afin d'introduire chez lui une future qui n'existe que très problématiquement. Un neveu avoue avoir tué son oncle pour un peu d'argent qu'il jette ensuite à tous les vents. Des amours vulgaires causent la mort d'un malheureux mari qu'on a d'abord enivré.

Où, quel est ce vent de carnage, de destruction qui souffle dans notre pays ?

Quelles sont les causes de cette perturbation morale, de cet anéantissement du respect de la vie de nos semblables ?

Ces causes existent, cette épidémie n'est pas due à un accident.

Nous ne voulons pas dire aujourd'hui toute notre pensée—elle serait trop cruelle pour des institutions dont la mission est de faire respecter le grand précepte : "Aimez-vous les uns les autres," de répandre les notions du juste, du droit.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que le genre ou plutôt le manque d'éducation y est pour beaucoup. Il y a quelque chose qui cloche dans la chaire, dans l'école, dans la presse.

Dans la chaire, il nous semble que s'adressant à des auditoires en grande partie incultes et bornés, les prédicateurs planent trop dans les hautes régions spéculatives ou sont trop routiniers. Ils n'atteignent ni l'esprit ni le cœur des ouailles. La semence de la bonne parole tombe en un terrain pierreux, comme dit la Parabole.

A l'école ! oh ! à l'école . . . Que n'avons nous pas dit, ici, contre la routine et, ce qui plus est, contre la fausse direction donnée aux esprits et aux cœurs des futurs citoyens de ce pays. Nous n'avons pas à nous répéter.

Quant aux grands journaux quotidiens,

ils seront peut-être étonnés de voir ce reproche venir de ce quartier, mais nous soutenons qu'ils pervertissent et qu'ils nullifient graduellement le sens moral, la peur du crime, l'horreur du sang et des instruments qui le font couler quand, chaque jour, avec un luxe écoeurant de texte et de gravures, ils donnent en spectacle à leurs lecteurs des scènes plus atroces les unes que les autres et ne reculent même pas devant la recherche de théories destinées à excuser les assassins.

Ils familiarisent les gens avec le mal et, de même que le marin devient plus brave à force de naviguer, de même, aussi, pour certaines personnes dans certains états d'âmes et de cerveau cette description répétée, distillée, pour ainsi dire, des crimes et de leurs accessoires produit blasement.

De là à la catastrophe, il n'y a souvent qu'un cheveu : l'occasion.

Pour terminer, un mot à la justice du pays. On pend moins depuis quelques années dans notre pays, mais, aussi, on tue plus.

La clémence royale exagérée serait-elle une autre cause de cette épidémie ? Serait-elle devenue collaboratrice à cette dépravation extrême ?

Quoi qu'il en soit, il nous est impossible de ne pas constater que les assassins augmentent en raison directe du nombre des commutations de peine.

Nous sommes de l'opinion si souvent citée d'Alphonse Karr : "Nous voulons bien l'abolition de la peine de mort, mais à la condition que messieurs les assassins commencent d'abord."

## UN GROS PROBLÈME

Parmi les revues du mois, nous trouvons l'*Atlantic Monthly*, dans laquelle M. C. D. Wright, chef du "Labor Bureau" de Washington, étudie longuement le gros problème : Est-il vrai que, dans notre société, les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres ? Les moyens d'investigation sont assez limités, mais M. Wright en a trouvé suffisamment pour pouvoir le guider dans son étude qu'un confrère américain résume ainsi :

Certains économistes, plus ou moins imprégnés d'un socialisme de mauvais aloi, affirment devoir conclure nécessairement, du fait que le nombre des riches s'accroît de plus en plus parmi les grandes nations contemporaines, que les pauvres deviennent de plus en plus pauvres, et que, partant, la société est mal faite et doit être démolie de fond en comble. Cependant pour que ces conclusions fussent inattaquables, il faudrait démontrer que la richesse reste stationnaire dans le monde, et que l'accroissement d'un certain nombre de parts ne peut s'effectuer qu'au détriment des autres parts. Or, cette démonstration n'a jamais pu être faite, jusqu'ici, d'une façon catégorique.

M. Carroll D. Wright, qui cherche la vérité en dehors de tout parti pris, interroge les statistiques américaines, qui sont généralement bien faites, et constate que la richesse mobilière, aux États-Unis, s'élevait, en 1850, à 7,135,780,228 dollars, soit 308 dollars par tête ; qu'elle atteignait en 1860, les chiffres de 16,159,616,068 dollars, soit 514 dollars par tête ; qu'elle avait progressé, en 1870, jusqu'à 30,068,518,507 dollars, ou 786 dollars par tête, pour monter, en 1880, à 43,642,000,000 de dollars, ou 870 dollars par tête et, en 1890, à 65 037,091,197 dollars, soit 1,036 dollars par tête.

Ces chiffres ne doivent pas être mis absolument au pied de la lettre, car ils ne représentent, cela va sans dire, que des approximations. Toutefois ils suffisent pour rendre évidente cette vérité " que la richesse par tête est trois fois plus considérable aujourd'hui, qu'elle ne l'était il y a cinquante ans." M. Wright ne s'occupe en rien d'examiner si la répartition de cette ri-

chesse est conforme à toutes les lois de la justice et de l'équité ; il se renferme scrupuleusement dans la question posée, et, s'appuyant sur les faits, il y répond autrement que les socialistes des deux mondes. " La richesse des uns, affirme-t-il, n'a pas nécessairement pour corollaire la misère des autres."

A cette induction générale et négative, M. Wright ajoute deux arguments positifs qui la confirment.

En 1870, écrit-il, les " breadwinners " — c'est-à-dire ceux qui travaillent pour gagner leur pain — formaient aux États-Unis un effectif de 12,505,928 personnes et représentaient 22.43% de la population totale. En 1880, leur nombre s'était élevé à 17,392,099, soit 34.67% de l'ensemble de la population ; en 1890, il a atteint le chiffre de 22,735,661, soit 36.31% de la population. La proportion des Américains qui exercent des métiers lucratifs pour subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs familles a donc augmenté de plus de 13%.

Cette première constatation faite, M. Carroll Wright se demande quelle est la répartition des " breadwinners " dans les différentes professions, et, s'appuyant sur la statistique il signale une évolution sociale des plus remarquable ; la proportion des personnes vouées aux métiers supérieurs s'accroît, tandis que la proportion des personnes vouées aux métiers inférieurs diminue. Autrement dit, la pyramide sociale s'élargit par le sommet et se rétrécit à la base. M. Carroll D. Wright conclut de ces rapprochements que, dans la société telle qu'elle est faite, les travailleurs ne sont pas immobiles, dans les bas fonds sociaux comme le veut la théorie socialiste ; et qu'ils s'élèvent lentement, mais sûrement, dans la hiérarchie. Cette démonstration est complétée par un exposé établissant que la moyenne des salaires s'est accrue de 60.7 p. c. depuis 1860, tandis que les vêtements et la plupart des articles courants de consommation se vendent meilleur marché.

Sans être parfaite, la société n'est donc pas aussi mal constituée qu'on se plaît à le dire, et n'enlève pas toute espérance aux pauvres et aux humbles. Ce qu'il faut incriminer quelquefois et réformer, ce n'est pas la richesse, c'est le mauvais emploi qu'on en fait. Ce à quoi, surtout, il faut s'attaquer, en un pays comme les États-Unis, c'est aux " trusts " et aux " combines " dont le seul dieu est l'Almighty Dollar, et qui cherchent à détourner la richesse publique de sa destination légitime pour satisfaire leurs fantaisies égoïstes ou immorales.

## OPINIONS

## Les millions de l'archevêché

Si l'Eglise n'était pas l'autorité de Dieu établie sur la terre, si elle n'avait pas la promesse divine que les huis de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, ces portes infernales seraient seules ouvertes aujourd'hui avec leurs clous éclatants, leur bois précieux insolemment sculpté, leurs ferrures artistiquement ciselées et leurs gonds massifs tournant à grand bruit.

Du côté du ciel, il ne resterait plus au temple chrétien qu'une petite porte basse et désolée couverte par le lierre et où les araignées tisseraient à loisir leur lamentable toile.

Et le temple serait en ruine. Et cette destruction ne serait pas la victoire des ennemis de l'Eglise dont les traits sont venus comme des contreforts soutenir l'édifice attaqué. La défaite serait l'œuvre des catholiques, car, seuls, les coups donnés du dedans portent contre la haute citadelle construite par Dieu.

Le mot d'argent est le plus terrible parmi les maux qui rongent l'Eglise. Je ne veux pas dire la divine pauvreté qui est évangélique, fortifiante et glorieuse. J'entends au contraire l'excès de fortune, le besoin de remuer l'or, et de transformer ainsi en banque la maison du Seigneur.

*"Ma maison était la maison de la prière; vous en avez fait une caverne de voleurs,"* disait énergiquement Jésus, à l'heure où il essayait de chasser les marchands du Temple, tentative d'ailleurs avortée, car si les négociants juifs sont sortis, les boutiquiers catholiques ont pris l'étal laissé vide et ont continué le commerce, avec les fraudes.

L'archevêché de Paris est — après le Vatican — le plus bel exemple de la transformation de l'Eglise en société financière. Le cas est d'autant plus curieux que la question de personnes doit être écartée. L'archevêque actuel a peut-être tous les défauts du monde, sauf celui de cupidité.

Son désintéressement est au dessus de tout soupçon. Il est entré riche dans la vie religieuse.

Il mourra pauvre, et le proclamer, sera faire de sa vie un éloge qui effacera les autres jugements. Sa main est toujours ouverte pour donner. S'il compte, c'est pour avoir le droit d'être plus souvent généreux. En dehors de cette vertu, de cette divine vertu, le cardinal ne vaut que par la correction médiocre, posée, pincée, agenouillée de sa vie.

Tout est faible, pâle, inerte dans cet objet tordu qui ne monte même pas jusqu'au ridicule ce génie des sots. On ne saurait dire ce qui lui manque, parce que tout lui manque, sauf l'art de donner. Il n'a ni vie, ni ardeur, ni franchise. Il n'a que des haines, des haines tapies dans tous les coins de son être comme des rhumatismes. Et il les soigne, et il les réchauffe et il les cultive ces haines, comme les paysans nourrissent un cancer en donnant au gouffre de la plaie un morceau de viande à dévorer. Ce prêtre qui est dévot, courbé en d'éternelles prières, est capable de mourir de haine à genoux sur son prie-Dieu devant la croix où un Jésus est mort d'amour.

Mais de quelque odieuse détrempe de fausse piété et de vraie méchanceté que soit barbonillé le visage de M. le cardinal Richard, on doit lui accorder une vertu, celle de la charité précuniaire. Il vit de rien pour donner plus aux pauvres et il serait incapable de garder un centime, à moins qu'il n'eût à servir une de ces haines féroces dont il alimente, assez mal d'ailleurs, son maigre corps.

Mais abandonnons le vieux prince de l'Eglise à l'ennui qu'il inspire et qui doit accabler les admirateurs de sa vie, et voyons ce qu'est l'archevêché de Paris en dehors de l'archevêque. Nous ne trouverons pas une maison paternelle où les prêtres pourraient venir comme à la demeure du chef de famille. Nous ne trouverons pas un de ses palais de l'ancien temps où la table modeste était toujours assez grande pour recevoir les prêtres du diocèse et où le pasteur voulait voir lui-même ceux de ses enfants qui avaient besoin de consolations ou de conseils. Cela, on le trouve encore au pays de France, je dirai peut-être un jour en quel paradis. A Paris, on voit une maison de banque, avec em-

ployés, chefs, sous-chefs, caissiers, comptables, garçons de recettes, garçons de bureau ; et tout ce personnel ne diffère du personnel des autres banques que par une laideur et un air désobligeant imités du Maître.

Voulez-vous savoir quelles sont les sommes qui passent par cette banque ? En voici un aperçu. Il convient de déclarer que les chiffres donnés ici sont inexacts ; mais tous sont *au-dessous* de la vérité. Vous pouvez majorer l'addition d'un cinquième environ.

Les recettes totales de l'archevêché de Paris dépassent le chiffre annuel de SIX MILLIONS de francs.

Le Concordat accorde à l'archevêché le sixième du prix des chaises, c'est-à-dire quatre cent mille francs par an. Les dispenses de mariages en carême donnent cent mille francs. Les pompes funèbres rapportent six cent mille francs. Les dispenses pour mariage atteignent cinquante mille francs, les chapelles privées vingt mille.

L'archevêché reçoit des évêques suffragants cinq cent mille francs pour l'Institut catholique, qui d'ailleurs est toujours en mal d'impécuniosité. Le dernier de Saint-Pierre est pour Paris de deux cent cinquante mille francs. Depuis que le pape est républicain la recette a baissé de moitié.

L'œuvre de Saint-François-de-Salles verse au palais de la rue de Grenelle deux cent mille francs. Pour le Sacré-Cœur le caissier de M. le cardinal Richard encaisse régulièrement un million quatre cent mille francs. Il s'agit de la recette annuelle, sans compter les dons extraordinaires. Les écoles libres font entrer dans la caisse quatre cent mille francs ; mais elles coûtent davantage.

Le casuel, le prix de "celebret," les nominations, les prêtres étrangers rapportent vingt mille francs. Le catéchisme, livre vendu au profit de l'archevêque, rapporte trente mille francs par an. Il revient à vingt centimes l'exemplaire et se vend soixantime centimes. Les fondations de messe dépassent deux cent mille francs. Les quêtes pour les prêtres âgés et les séminaires rapportent cent mille francs ; mais les vieux prêtres en voient pas grand'chose de cet argent On connaît à la Banque de l'Église l'art des vi rements.

Les vacances de cures laissent à l'archevêché un bénéfice annuel de cinquante mille francs. A ces sommes, il faut ajouter les dons volontaires des curés. Ici, l'on se promène sur les bords de la Simonie, fleuve qui coule à plein bords parallèlement à la Seine. Certaines cures de Paris

rapportent deux cent mille francs net par an. Dans les paroisses ouvrières, au contraire, de maigres abbés ne tondent rien sur le dos de plus maigres brebis. Et les meilleurs prêtres ne sont pas dans les églises les plus rentées. L'archevêché a inventé ce que voici : tout prêtre qui est appelé à une paroisse riche s'engage à verser une somme annuelle à la caisse archiépiscopale. Cette somme ne sert d'ailleurs jamais à augmenter les ressources des églises pauvres. Cette combinaison ingénieuse se résume bon ou mal an par une recette de huit cent mille francs.

Le total de ces recettes dépasse six millions. Et l'on ne compte pas les dons discrets, les legs dissimulés, les fidéicommiss ! Malgré cet énorme budget ou à cause de lui, le désordre règne dans la banque de la rue de Grenelle et la succession financière de M. le cardinal Richard ne sera pas la moins lourde à recueillir. Après le boulangisme les comités catholiques furent pris de vertige devant le trou du déficit. On avait puisé sans compter dans la fosse ecclésiastique pour cette œuvre pie.—Il faudra dix ans, criait un prêtre, pour rembourser à la caisse des prêtres âgés son capital perdu !

Il y a deux ans, l'embarras financier s'étrangla comme une simple hernie. M. d'Hulst apporta les quatre cent mille francs qui étaient toute sa fortune et quatre cent mille francs qu'il avait quêtés dans le faubourg Saint-Germain. Cette générosité le perdit. Il était tout-puissant. Son influence tomba au-dessous de zéro. L'archevêque ne lui offrit même pas la présidence du comité de l'hôpital Saint-Joseph.

Cette ingratitude a tué le recteur de l'Institut catholique, affirmant ses amis. Le curé d'une riche paroisse fut plus habile. Il donna six cent mille francs, mais se fit mettre d'avance à la tête du comité pour lequel il avait fait cette belle largesse.

Telle est la situation financière de la banque catholique qui, rue de Grenelle, survit aux autres banques d'églises, à l'Union générale, à Macé-Berneau, à la Banque du clergé. Si la religion était partout en de telles mains, elle donnerait l'impression d'une femme roulant la tête en bas, le reste en haut, vers l'abîme. Heureusement, Dieu mesure ses colères.

JEAN DE BONNEFON.

### UN TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale : le BAUME RHUMAL guérit toux, rhume, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial

FEUILLETON

**ROME**

PAR

EMILE ZOLA

XIV

Si Boccanera avait échappé au poison, il n'en était pas moins atteint par la tragique aventure, désormais impossible comme candidat, tué sous les histoires dont bourdonnait Rome entière ; et, si Sanguinetti pouvait se croire enfin débarrassé d'un rival, il n'avait pas vu qu'il se frappait lui-même, qu'il tuait également sa candidature, en la brûlant dans une telle passion du pouvoir, si peu scrupuleuse des moyens, menaçante pour tous. Monsignor Nani en était visiblement enchanté ; ni l'un ni l'autre, la place nette, l'histoire de ces deux loups légendaires qui s'étaient battus et mangés, sans qu'on retrouvât rien, pas même les deux queues. Et, au fond de ses yeux pâles, en toute sa personne discrète, il n'y avait plus qu'une inconnue redondable, le candidat choisi, patronné par la toute puissante armée dont il était un des chefs les plus adroits. Un tel homme ne se désintéressait jamais, avait toujours la solution prête. Qui donc, qui donc allait être le pape de demain ?

Il s'était levé, il prenait cordialement congé du juive prêtre :

— Mon cher fils, je doute de vous revoir, je vous souhaite un bon voyage....

Pourtant, il ne s'éloignait pas, il continuait à regarder Pierre de son air de pénétration vive ; et il la fit se rasseoir, il reprit lui-même un siège.

— Dites, vous irez sûrement, dès votre retour en France, saluer le cardinal Bergerot.... Veuillez donc me rappeler respectueusement à son souvenir. Je l'ai connu un peu, lors de son voyage ici, pour le chapeau. C'est une des plus grandes lumières du clergé français.... Ah ! si une telle intelligence valait travailler à la bonne entente dans notre sainte Eglise ! Malheureusement, je crains bien qu'il n'ait des préventions de race et de milieu, il ne nous aide pas toujours.

Surpris de l'entendre parler ainsi du cardinal pour la première fois, à cette minute dernière, Pierre l'écoutait avec curiosité. Puis, il ne se gêna plus, il répondit en toute franchise :

— Oui, Son Eminence a des idées très arrêtées sur notre vieille Eglise de France. Ainsi, il professe une véritable horreur des Jésuites...

D'une légère exclamation, monsignor Nani l'arrêta. Et il avait un air le plus sincèrement étonné, le plus franc qu'on pût voir.

— Comment, l'horreur des Jésuites ? En quoi les Jésuites peuvent-ils l'inquiéter ? Il n'y en a plus, c'est de l'histoire finie, les Jésuites ! Est-ce que vous en avez vu à Rome ? Est-ce qu'ils vous ont gêné en rien, ces pauvres Jésuites, qui n'y possèdent même plus une pierre pour reposer leur tête ?... Non, non, qu'on n'agite pas davantage cet épouvantail, c'est enfantin !

Pierre le regardait à son tour, émerveillé de son aisance, de son audace tranquille, sur ce sujet brûlant. Il ne détournait pas les yeux, laissait sa face ouverte, comme un livre de vérité.

— Ah ! si par Jésuites vous entendez les prêtres sages, qui, au lieu d'engager avec les sociétés modernes des luttes stériles, dangereuses, s'efforcent de les ramener humainement à l'Eglise, mon Dieu ! nous sommes tous plus ou moins des Jésuites, car il serait fou de ne pas tenir compte de l'époque où l'on vit... Oh ! d'ailleurs, je ne m'arrête pas aux mots, peu m'importe ! Des Jésuites, oui ! si vous voulez, des Jésuites !

Il souriait de nouveau, de son joli sourire si fin, où il y avait tant de moquerie et tant d'intelligence.

— Eh bien ! quand vous verrez le cardinal Bergerot, dites-lui qu'il est déraisonnable, en France, de traquer les Jésuites, de les traiter en ennemis de la nation. C'est tout le contraire qui est la vérité, les Jésuites sont pour la France, parce qu'ils sont pour la richesse, pour la force et le courage. La France est la seule grande nation catholique restée debout, souveraine encore, la seule sur laquelle la papauté puisse un jour s'appuyer solidement. Aussi, le Saint-Père, après avoir rêvé un instant d'obtenir cet appui de l'Allemagne victorieuse, a-t-il fait alliance avec la France, la vaincue de la veille, en comprenant qu'il n'y avait pas en dehors d'elle de salut pour l'Eglise. Et il n'a obéi en cela qu'à la politique des Jésuites, de ces affreux Jésuites que votre Paris exècre... Dites bien en outre au cardinal Bergerot qu'il serait beau à lui de travailler à l'apaisement, en faisant comprendre combien votre République a tort de ne pas aider davantage le Saint-Père dans son œuvre de conciliation. Elle affecte de le considérer en quantité négligeable, et c'est là une faute dangereuse pour des gouvernants, car s'il paraît dépouillé de toute action politique, il n'en est pas moins

une immense force morale, qui peut, à chaque heure, soulever les consciences, déterminer des agitations religieuses, d'une incalculable portée. C'est toujours lui qui dispose des peuples, puisqu'il dispose des âmes, et la République agit avec une légèreté bien grande, dans son intérêt même, en montrant qu'elle ne s'en doute plus... Et dites-lui enfin que c'est une vraie pitié de voir la misérable façon dont cette République choisit ses évêques, comme si elle voulait affaiblir volontairement son épiscopat. A part quelques exceptions heureuses, vos évêques sont de bien pauvres cervelles, et par conséquent vos cardinaux, têtes médiocres, n'ont ici aucune influence, ne jouent aucun rôle. Lorsque le prochain conclave va s'ouvrir, quelle triste figure vous y ferez ! Pourquoi, dès lors, traitez-vous avec une haine si sottise et si aveugle ces Jésuites qui sont politiquement vos amis ? pourquoi n'employez-vous pas leur zèle intelligent, prêt à vous servir, de manière à vous assurer l'aide du pape de demain ? Il vous le faut à vous et pour vous, il faut qu'il continue chez vous l'œuvre de Léon XIII, cette œuvre si mal jugée, si combattue, qui se soucie peu des petits résultats d'aujourd'hui, qui travaille surtout à l'avenir, à l'unité de tous les peuples en leur sainte mère l'Eglise... Dites-le, dites-le bien au cardinal Bergerot, qu'il soit avec nous. qu'il travaille pour son pays, en travaillant pour nous. Le pape de demain ! mais toute la question est là, malheur à la France, si elle ne trouve pas un continuateur de Léon XIII dans le pape de demain !

Il s'était levé de nouveau, et cette fois il parlait. Jamais il ne s'était épanché de la sorte, si longuement. Mais il n'avait sûrement dit que ce qu'il voulait dire, dans un but qu'il connaissait seul, avec une lenteur, une douceur fermes, où l'on sentait chaque parole mûrie, pesée à l'avance.

—Adieu, mon cher fils, et encore une fois réfléchissez à tout ce que vous aurez vu et entendu à Rome, soyez bien sage, ne gênez pas votre vie.

Pierre s'inclina, serra la petite main grasse et souple que le prélat lui tendait.

—Monseigneur, je vous remercie encore de vos bontés, et soyez convaincu que je n'oublierai rien de mon voyage.

Il le regarda disparaître, dans sa soutane fine, de son pas léger et conquérant, qui croyait aller à toutes les victoires de l'avenir. Non, non, il n'oublierait rien de son voyage ! Il la connaissait, cette unité de tous les peuples en leur sainte mère l'Eglise, ce servage temporel, où la

loi du Christ deviendrait la dictature d'Auguste maître du monde. Et ces Jésuites, il ne doutait pas qu'ils n'aimassent la France, la fille aînée de l'Eglise, la seule qui pût aider encore sa mère à reconquérir la royauté universelle ; mais ils l'aimaient comme les vols noirs de sauterelle, aiment les moissons, sur lesquelles ils s'abattent et qu'ils dévorent. Une infinie tristesse lui était revenue au cœur, en ayant la sourde sensation que, dans ce vieux palais fondroyé, dans ce deuil et dans cet écroulement, c'étaient eux, eux encore, qui devaient être les artisans de la douleur et du désastre.

Justement, s'étant retourné, il aperçut don Vigilio, adossé à la crédence, devant le grand portrait du cardinal, la face entre les mains, comme s'il eût voulu s'anéantir, disparaître à jamais, et grelottant de tous ses membres, autant de peur que de fièvre. Dans un moment où aucun visiteur n'apparaissait plus, il venait de succomber à une crise de désespoir terrifié, il s'abandonnait.

—Mon Dieu ! que vous arrive-t-il ? demanda Pierre en s'avancant. Êtes-vous malade, puis-je vous secourir ?

Mais don Vigilio se bouchait les yeux, suffoquait, bégayait entre ses mains serrées. Et il ne lâcha que son cri étouffé d'épouvante

—Ah ! Paparelli, Paparelli !

—Quoi ? que vous a-t-il fait ? demanda le prêtre étonné.

Alors, le secrétaire dégagea son visage, céda encore au besoin frissonnant de se confier à quelqu'un.

—Comment ! ce qu'il m'a fait ?... Vous ne sentez donc rien, vous ne voyez donc rien ! Avez-vous remarqué la façon dont il s'est emparé du cardinal Sanguinetti pour le mener à Son Eminence ? Imposer ce rival soupçonné, exécré, à Son Eminence, en un moment pareil, quelle insolente audace ! Et, quelques minutes auparavant, avez-vous constaté avec quelle sournoiserie méchante il a éconduit une vieille dame une très ancienne amie, qui demandait seulement à baiser les mains de Son Eminence, un peu de vraie tendresse dont Son Eminence aurait été si heureuse ?... Je vous dis qu'il est le maître ici, qu'il ouvre ou qu'il ferme la porte à son gré, qu'il nous tient tous entre ses doigts, comme la pincée de poussière qu'on jette au vent !

Pierre s'inquiéta de le voir si frémissant et si jaune.

—Voyous, voyous, mon cher, vous exagérez.

—J'exagère. Savez-vous ce qui s'est passé

cette nuit la scène à laquelle j'ai assisté, malgré moi ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vais vous la dire.

Il conta que donna Serafina, lorsqu'elle était rentrée la veille, pour tomber dans l'effroyable catastrophe qui l'attendait, revenait déjà l'âme ulcérée, toute brisée des mauvaises nouvelles qu'elle avait apprises. Au Vatican, chez le cardinal secrétaire, puis chez des prélats de sa connaissance, elle avait acquis la certitude que la situation de son frère périlait singulièrement, qu'il s'était créé des ennemis de plus en plus nombreux dans le Sacré Collège, à ce point que son élection au trône pontifical, probable l'année précédente, semblait désormais être devenue impossible. Tout d'un coup, le rêve de sa vie croulait, l'ambition qu'elle avait nourrie toujours, gisait en poudre à ses pieds. Comment ? pourquoi ? elle s'était désespérément enquis des motifs, et elle avait su toutes sortes de fautes, des rudesses du cardinal, des manifestations inopportunes, des gens blessés par un mot, par un acte, une attitude enfin si provocante, qu'on l'aurait dite prise volontairement pour gêner les choses. Le pis était que, dans chacune de ces fautes, elle avait reconnu des maladroites, blâmées, déconseillées par elle, et que son frère s'était obstiné à commettre, sous l'influence inavouée de l'abbé Paparelli, ce candidat si humble, si infime, en qui elle sentait une puissance néfaste, un destructeur de sa propre influence, si vigilante et si dévouée. Aussi, malgré le deuil où était la maison, n'avait-elle pas voulu retarder l'exécution du traître, d'autant plus que l'ancienne camaraderie avec le terrible Santobono, l'histoire du panier de figues qui avait passé des mains de celui-ci dans les mains de celui-là, la glaçaient d'un soupçon qu'elle évitait même d'éclaircir. Mais, dès les premiers mots, dès sa demande formelle de jeter le traître à la porte, sur l'heure, elle avait trouvé chez son frère une résistance brusque, invincible. Il n'avait pas voulu l'entendre, il s'était fâché, une de ces colères d'ouragan dont la violence balayait tout, disant que c'était très mal à elle de s'en prendre à un saint homme si modeste, si pieux, l'accusant de faire là le jeu de ses ennemis, qui, après lui avoir tué monsignor Gallo, cherchaient à empoisonner son affection dernière pour ce pauvre prêtre sans importance. Il traitait toutes ces histoires d'abominables inventions, il jurait de le garder, rien que pour montrer son dédain de la calomnie. Et elle avait dû se taire.

Dans un retour de son frisson, don Vigilio

s'était de nouveau couvert le visage de ses deux mains.

— Ah ! Paparelli, Paparelli !

Et il bégayait de sourdes invectives : le louche hypocrite de modestie et d'humilité, le vil espion chargé au palais de tout voir, de tout écouter, de tout pervertir, l'insecte immonde et destructeur, maître des plus nobles proies, dévorant la crinière du lion, le Jésuite, le Jésuite valet et tyran, dans son horreur basse, dans sa besogne de vermine triomphante !

— Calmez-vous, calmez-vous, répétait Pierre, qui, tout en faisant la part de l'exagération folle, était envahi lui-même par ce frisson de l'inconnu redoutable, des choses menaçantes et vagues qu'il sentait s'agiter réellement au fond de l'ombre.

Mais don Vigilio, depuis qu'il avait failli manger des terribles figues, depuis que la foudre était tombée pres de lui, en avait gardé ce tremblement, cet effroi perdu que rien ne pouvait plus calmer. Même seul, la nuit, couché, la porte verrouillée, des terreurs le prenaient, le faisaient se cacher sous le drap, en étouffant des cris, comme si des hommes allaient entrer par le mur, pour l'étrangler.

Il reprit, essoufflé, d'une voix défaillante, ainsi qu'au sortir d'une lutte :

— Je le disais bien, le soir où nous avons causé dans votre chambre, enfermés pourtant à triple tour... J'avais tort de vous parler librement d'eux, de me soulager le cœur, en vous racontant ~~tout~~ ce dont ils sont capables. J'étais certain qu'ils le sauraient, et vous voyez qu'ils l'ont su, puisqu'ils ont voulu me tuer... Tenez ! en ce moment même, j'ai tort de vous dire cela, parce qu'ils vont le savoir, et que cette fois ils ne me manqueront pas. Ah ! c'est fini, je suis mort, cette noble maison que je croyais si sûre sera mon tombeau.

Une pitié profonde prenait Pierre pour ce malade, ce cerveau de fiévreux hauté de cauchemars, achevant de gêner sa vie manquée, dans les angoisses de la terreur persécutrice.

— Mais il faut fuir ! Ne restez pas ici, venez en France, allez n'importe où.

Stupéfait, don Vigilio le regarda, se calma un instant.

— Fuir, pourquoi faire ? En France, ils y sont N'importe où, ils y sont. Ils sont partout, j'aurais beau fuir, je serais quand même avec eux, chez eux... Non, non ! je préfère rester ici, autant mourir ici tout de suite, si Son Éminence ne peut plus me défendre.

Il avait levé sur le grand portrait de cérémonie, où le cardinal resplendissait dans sa soutane

## LA SITUATION

L'année qui s'ouvre nous fait sortir du silence qui depuis un mois déjà nous avait envahi.

Pendant un mois nous avons entendu bien des plaintes et bien des cris ; nous avons vu le rouge monter aux joues de bien des vieux amis ; nous avons reçu l'étreinte cordiale de bien des gens qui nous avaient accusé autrefois de démoraliser et de détruire le parti ; nous avons recueilli aussi bien des confidences qui ne figurent pas sur des petits papiers célèbres, mais qui sont gravés dans le cœur de tous ceux qui en ont été les bien involontaires récepteurs.

Nous n'avons rien à étaler, rien à dévoiler, parce que nous avons toujours parlé à cœur ouvert à nos amis. La crise qui sévit aujourd'hui, ou nous rendra toujours la justice de l'avoir prédite, de l'avoir mesurée et de l'avoir qualifiée autrefois comme il convenait.

Les libéraux, ceux de l'ancienne date, ceux que Sir Adolphe Chapleau appelle, dit-on, les castors rouges se sont réveillés un beau matin complètement ostracisés, hors de compte et hors de cadre dans le parti libéral qu'ils avaient aidé à maintenir et dont ils avaient de toutes leurs forces aidé et appuyé le progrès.

La coramotion a été pénible et l'on a vu les ramifications qu'elle a produites et les influences quelle a mises en émoi. C'est bien simple, les vieux-rouges se sont trouvés à la porte du pouvoir et ont vu, installés à leur place, les ralliés.

C'est un néologisme que ce terme ambigu qui ne règle aucune différence et n'assure aucune direction. Tout le monde peut se glisser sous le titre de ralliés et

c'est la toison de brebis qui recouvre les âmes les plus néfastes.

Tout le monde connaît l'incident Langelier, et ce serait presque rabâcher de l'histoire ancienne si j'en parlais sans vous dire en même temps que la trêve qui l'a suivie, trêve de jour de l'an, trêve de confiseur, pour employer une expression française, doit se clore lundi prochain, le 10 Janvier.

Il n'y a en ce moment rien de définitif, rien de réglé dans les difficultés gouvernementales et, seul, le bon vouloir des parties intéressées a valu au gouvernement fédéral un répit qu'il n'avait même pas mérité.

Car, il faut avouer que nos gouvernants n'ont guère mis à profit la chance qui se présentait à eux. Aussitôt la fumée de l'explosion dissipée, ils se sont retourné sur l'oreiller, se sont enfoui la tête dans leurs traversins de plume pour ne rien entendre et, à tout venant, ont lancé le grand mot : Après nous le déluge.

La méthode est peut-être douce pour ceux qui aiment le pouvoir sans ses tracasseries mais je ne crois pas qu'elle soit de nature à complaire aux vieux travailleurs du parti.

Que signifie en somme cette fameuse crise de Québec ? Croit-on bénévolement que ce soit un simple mouvement personnel, que ce soit, comme on a voulu le prétendre, une simple question de patronage et d'appétits plus ou moins satisfaits, suivant le sens qu'a voulu lui donner une clique intéressée à éteindre tout murmure et à proclamer l'entente quand même, la conciliation envers et contre tout ; la conciliation contre et malgré tout ?

Le cri d'alarme lancé à Québec est plus

que tout cela ; c'est la synthèse d'une foule de doléances qui ont trouvé une expression parfaite dans l'exposé d'un cas particulier frappant.

On parle de l'hon. François Langelier, mais son cas n'est pas plus frappant que celui de MM. Préfontaine et Beausoleil. Leur position est identique. Tous ont fait pour le parti libéral des sacrifices sans nombre dont il ne leur est tenu aucun compte, et qui leur valent au contraire d'être bafoués, raillés, balancés par celui qui tenta l'extermination des libéraux lorsque ces hommes se dévouaient, et celui que n'entourent et n'adulent aujourd'hui que les gens trop jeunes pour connaître l'histoire de ces temps-là, ou trop vieux pour chercher autre chose que les jouissances faciles et peu douloureuses.

L'hon. François Langelier comme maire de Québec a soutenu le district d'en bas lorsqu'il n'y avait ni honneur ni profit à être libéral ; sans lui, sans son influence et celle de ses frères, jamais le parti libéral n'aurait pu en 1886 conquérir le pouvoir qu'il a gardé si énergiquement depuis.

MM. Préfontaine, Beausoleil et Rainville ont fait pour le district d'en haut, pour le district de Montréal, ce que les Langelier faisaient à Québec ; ils ont tout encouru : enquêtes, dénonciations, contestations et tout pour tenir serré le petit bataillon de fidèles qui réclament aujourd'hui leur récompense.

Quel était alors leur ennemi ; quel est celui qui a traîné les Langelier devant les tribunaux à Québec ? Qui influençait la commission présidée par l'hon. J. J. C. Abbott ? Qui, sinon le même homme qui aujourd'hui ostracise les vieux libéraux et dirige les destinées du gouvernement d'Ottawa sans vouloir, sans oser se proclamer libéral, repoussant même de toutes ses forces cette appellation qui lui écorche la bouche et qui mesied peut-être à ses projets futurs.

Intérêt personnel ! s'écrie M. le minis-

tre lorsqu'on lui parle d'un nouveau récalcitrant. Et quel est donc son intérêt à lui qui ne veut pas se réclamer du parti qui a été forcé de l'accueillir ?

Intérêt de traître ! voilà le seul terme qui convienne à ses machinations, à ses haines, à ses antipathies.

Voilà où nous en sommes, le premier acte seulement du drame, car ce n'est plus de la comédie, c'est de la haute tragédie politique, qui s'est déroulée devant le public.

Demain, la semaine prochaine, se déroulera le second.

Nous avons repris notre place à la galerie pour suivre les péripéties de l'action.

A nos amis d'attendre.

Le spectacle en vaudra la peine.

VIEUX-ROUGE.

## LA NOUVELLE ANNEE

Je ne puis laisser passer cette date du 1er janvier 1898, sans remercier mes fidèles abonnés de l'appui constant qu'ils ont toujours donnée à la publication que je dirige depuis huit ans.

Les preuves d'amitié et de fidélité qu'ils n'ont cessé de me prodiguer sont une compensation aux déboires que j'ai eu à subir de la part de ceux qui se disent les amis politiques des libéraux de l'école avancée.

Je n'ai pas l'honneur d'être l'ami personnel de l'hon. M. Laurier comme l'est l'hon. Ministre des Travaux publics, mais d'un autre côté, je n'ai jamais trahi le parti libéral, dont je serai toujours un adepte fervent, et je continuerai à combattre les castors de tous les partis, avec la même ardeur qui a caractérisé la grande lutte du *Canada-Revue*, et qui faisait dire à l'archevêque actuel de Montréal qu'il regrettait de ne pas voir parmi les militants de son parti autant de dévouement qu'on pouvait en trouver chez les francs tireurs qui ont réussi, après cinq ans de lutte, à détruire l'influence politique cléricale au Canada.

A FILIATREULT.

de moire rouge, un regard d'infinie supplication, où s'efforçait de luire encore un espoir. Mais la crise revint, l'agita, le submergea, dans un redoublement furieux de sa fièvre.

— Laissez-moi, laissez-moi. je vous en prie... Ne me faites pas causer davantage. Ah ! Paparelli, Paparelli ! s'il revenait, s'il nous voyait, s'il m'entendait parler... Jamais plus je ne parlerai. Je m'attacherai la langue, je me la couperai... Laissez-moi donc ! Je vous dis que vous me tuez, qu'il va revenir, et que c'est ma mort ! Allez-vous-en, oh, de grâce, all-z-vous-en.

Et don Vigilio se tourna eontre le mur, comme pour s'y écraser la face, s'y murer la bouche d'un silence de tombe. et Pierre se décida à l'abandonner, craignant de provoquer un accès plus grave, s'il s'entendait à le secourir.

Dans la salle du trône, où il rentra, Pierre se retrouva au milieu du deuil affreux de la maison, irréparable. Une autre messe y succédait à l'autre, des messes toujours dont les prières balbutiées, montaient sans fin implorer la miséricorde divine, pour qu'elle accueillit avec bienveillance les deux chères âmes envolées. Et, dans l'odeur mourante des roses qui se fanait, devant les étoiles pâlies des cierges, il songea à cet écroulement suprême des Boccanera. Dario était le dernier du nom. Avec lui, les Boccanera, si vivaces, dont le nom avait rempli l'Histoire, disparaissaient. On comprenait l'amour du cardinal, chaz qui l'orgueil du nom restait l'unique péché, pour ce frère garçon, la fin de la race, le seul rejeton par lequel la vieille souche pût reverdir ; et, si lui, si donna Serafina avait voulu le divorce, puis le mariage, c'était, plus que le désir de faire cesser le scandale, l'espérance du voir naître des deux beaux enfants une lignée nouvelle et forte, puisque le cousin et la cousine s'obstinaient à ne pas se marier, si l'on ne les donnait pas l'un à l'autre. Maintenant avec eux, là, sur ce lit de parade, dans leur mortelle étreinte inféconde, gisait la dépouille dernière, les pauvres restes d'une si longue suite de princes, prélats et capitaines, que la tombe allait boire. C'était fini, rien ne naîtrait d'une vieille fille qui n'était plus femme, d'un vieux prêtre qui avait cessé d'être un homme. Tous deux demeuraient face à face, stériles, tels que deux chênes restés seuls debout de l'ancienne forêt disprave, et dont la mort laissait la plaine absolument rase. Et douleur impuissante de survivre. quelle détresse de se dire qu'on est la fin de tout qu'on emporte toute la vie, tout l'espoir du lendemain ! Dans le balbutiement des messes, dans,

l'odeur défaillante des roses, dans la pâleur des deux cierges, Pierre sentait à présent l'effondrement de ce deuil, la pesanteur de la pierre qui retombait à jamais sur une famille éteinte, sur un monde auéanti.

Il comprit qu'il devait, comme familier de la maison, calmer donna Serafina et le cardinal. Tout de suite, il se fit introduire dans la chambre voisine, où la princesse recevait. Il la trouva, vêtue de noir, très mince, très droite, assise sur un fauteuil, d'où elle se levait un instant, avec une dignité lente, pour répondre au salut de chacune des personnes qui entraient. Et elle écoutait les condoléances, elle ne répondait pas une parole, l'air rigide, victorieux de la douleur physique. Mais lui, qui avait appris à la connaître, devinant au creusement des traits, aux yeux vides, à la bouche amère, l'effroyable désastre intérieur, tout ce qui s'était écroulé en elle, sans espoir de réparation possible. Non seulement la race était finie, mais encore son frère ne serait jamais pape, le pape qu'elle avait si longtemps cru faire par son dévouement, son renoncement de femme qui donnait son cerveau et son cœur à ce rêve, ses soins, sa fortune, sa vie manquée d'épouse et de mère. Au milieu de tant de ruines, c'était peut-être de cette amoition deçue qu'elle saignait davantage. Elle se leva pour le jeune prêtre, son hôte, comme elle se levait pour les autres personnes ; mais elle arrivait à mettre des nuance dans la façon dont elle quittait son siège, il sentit très bien qu'il était resté à ses yeux le petit prêtre français, l'infime serviteur attardé dans la domesticité de Dieu qu'il n'avait pas même su s'élever au titre de prélat. Un moment, lorsqu'elle se fut assise de nouveau, après avoir accueilli son compliment d'une légère inclinaison de tête, il demeura de bout, par politesse. Aucun bruit, pas un mot ne troublait la paix morne de la pièce. Quatre ou cinq dames, des visiteuses, étaient cependant là, assises elles aussi, dans une immobilité désolée et muette. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut d'apercevoir le cardinal Sarno, un des vieux amis de la maison, avec son corps chétif, son épaule gauche plus haute que la droite, affaissé, presque couché au fond d'un fauteuil, les paupières closes. Il s'y était oublié, après les condoléances qu'il apportait ; puis, il venait de s'y endormir, envahi par le silence lourd, par la tiédeur étouffante ; et tout le monde respectait son sommeil. Révait-il, en son assoupissement, à cette de la chrétienté entière qu'il avait dans son crâne bas, d'expression obtuse ? Continuait-il, en son rêve, derrière son masque blémi de

vieux fonctionnaire, hébété par un demi-siècle de bureaucratie étroite, sa terrible besogne de conquête, la terre soumise et gouvernée du fond de son cabinet sombre de la Propagande. Des regards de dames attendries et délérentes se fixaient sur lui, on le grondait parfois doucement de trop travailler, on voyait l'excès de son génie et de son zèle dans ces somnolences qui le prenaient partout, depuis quelque temps. Et Pierre ne devait emporter de cette Éminence toute-puissante que cette dernière image, un vieillard épuisé, se reposant dans l'émotion d'un deuil, dormant là comme un vieil enfant candide, sans qu'on pût savoir si c'était l'imbécillité commençante ou la fatigue d'une nuit passée à faire régner Dieu sur quelque continent lointain.

Deux dames partirent, trois autres arrivèrent. Donna Serafina s'était levée de son siège, avait salué, puis avait repris son attitude rigide, le buste droit, le visage dur et désespéré. Le cardinal Sarno dormait toujours. Alors, Pierre suffoqua, pris d'une sorte de vertige le cœur battant à grands coups. Il s'inclina et sortit. Puis, comme il passait dans la salle à manger, pour se rendre au petit cabinet de travail où le cardinal Boccanera recevait, il se trouva en présence de l'abbé Paparelli, qui gardait la porte jalousement.

Quand le caudataire l'eut flairé, il sembla comprendre qu'il ne pouvait lui refuser le passage. D'ailleurs, puisque cet intrus repartait le lendemain, battu et honteux, on avait rien à en craindre.

—Vous désirez voir Son Éminence, bon, bon!... Tout à l'heure, attendez!

Et, jugeant qu'il s'avavançait trop près de la porte, il le repoussa à l'autre bout de la pièce, dans la crainte sans doute qu'il ne surprit un mot.

—Son Eminence est encore enfermée avec Son Eminence le cardinal Sanguinetti... Attendez, attendez là!

En effet, Sanguinetti avait affecté de rester très longtemps à genoux, devant les deux corps dans la salle du trône. Puis, il venait de prolonger sa visite à donna Serafina, pour bien marquer quelle part il prenait à la désolation de la famille. Et il était, depuis plus de dix minutes, avec le cardinal, sans qu'on entendit autre chose, par moments, au travers de la porte, que le murmure de leurs deux voix.

Mais Pierre, en retrouvant là Paparelli, fut hanté de nouveau par tout ce que don Vigilio lui avait conté. Il le regardait, si gros, si court, ballonné d'une mauvaise graisse, avec sa face molle que déformaient les rides, pareil, à qua-

rante ans, dans sa soutane malpropre, à une très vieille fille, dont le célibat aurait fait une outre à demi détendue. Et il s'étonnait. Comment le cardinal Boccanera, ce prince superbe, qui portait si haut la tête, dans la fierté indestructible de son nom, avait-il pu se laisser envahir et dominer par un tel être, si cruellement affreux, suant à ce point la bassesse et le dégoût? N'était-ce pas justement cette déchéance physique de la créature, cette profonde humilité morale, qui l'avaient frappé, troublé d'abord, puis séduit, comme des dons extraordinaires de salut, qui lui manquaient? Cela souffletait sa propre beauté, son propre orgueil. Lui qui ne pouvait être déformé ainsi, qui ne parvenait pas à vaincre son désir de gloire, devait en être arrivé, par un effort de sa foi, à jalouser cet infiniment laid et cet infiniment petit, à l'admirer, à le subir comme une force supérieure de pénitence, de ravalement humain, ouvrant toutes grandes les portes du ciel. Qui dira jamais l'ascendant que le monstre a sur le héros, que le saint couvert de vermine, devenu un objet d'horreur, prend sur les puissants de ce monde, dans leur épouvante de payer leurs joies terrestres des flammes éternelles? Et c'était bien le lion mangé par l'insecte, tant de force et d'éclat détruit par l'invisible. Ah! être comme cette belle âme, si certaine du paradis, enfermée pour son bien dans ce corps immonde, avoir la bienheureuse humilité de cette intelligence, de ce théologien remarquable qui se battait de verges tous les matins et qui consentait à n'être que le plus infime des domestiques!

Debout, tassé dans sa graisse livide, l'abbé Paparelli surveillait Pierre de ses petits yeux gris, clignotant au milieu des mille plis de sa face. Et celui-ci commençait à être pris de malaise, en se demandant ce que les deux Eminences pouvaient bien se dire, enfermées si longtemps ensemble. Quelle entrevue encore que celle de ces deux hommes! Si Boccanera soupçonnait, chez Sanguinetti, l'évêque qui avait Santobono dans sa clientèle! Quelle sérénité d'audace, chez l'un, d'avoir osé se présenter, et quelle force d'âme, chez l'autre, quel empire sur soi-même, au nom de la sainte religion, d'éviter le scandale, en se taisant, en acceptant la visite comme une simple marque d'estime et d'affection? Mais que pouvaient-ils bien se dire? Combien cela aurait été passionnant de les voir en face l'un de l'autre, de les entendre échanger les paroles diplomatiques qui convenaient à une pareille entrevue, tandis que leurs âmes grondaient de furieuse haine!

Brusquement, la porte se rouvrit, le cardinal Sanguinetti reparut, la face calme, pas plus rouge qu'à l'habitude, décolorée même un peu, et gardant la plus juste mesure dans la tristesse qu'il jugeait bon de montrer. Seuls, ses yeux turbulents, qui viraient toujours, décelaient sa joie d'être débarrassé d'une corvée fort lourde en somme. Il s'en allait, dans son espoir, comme l'unique pape désormais possible.

L'abbé Paparelli s'était précipité.

—Si Son Eminence veut bien me suivre... Je vais reconduire Son Eminence...

Et, se tournant vers Pierre :

—Vous pouvez entrer, maintenant.

Pierre les regarda disparaître, l'un si humble, derrière l'autre si triomphant. Puis, il entra, et tout de suite, au milieu du cabinet de travail, étroit, meublé d'une simple table et de trois chaises, il aperçut le cardinal Boccanera debout encore, dans l'attitude haute et noble, qu'il avait prise pour saluer Sanguinetti, le rival au trône, redouté, exécré. Et visiblement, dans son espoir, Boccanera se croyait aussi le seul pape possible, celui que devait élire le conclave de demain.

Mais, quand la porte fut refermée, à la vue de ce jeune prêtre, son hôte, qui avait assisté à la mort des deux chers enfants, endormis pour toujours dans la salle voisine, le cardinal fut repris d'une émotion indicible, d'une faiblesse inattendue, où toute son énergie sombra. C'était la revanche de son humanité, maintenant que son rival n'était plus là pour le voir. Il chancela ainsi qu'un vieil arbre tremblant sous la cognée il s'affaissa sur une chaise, tout d'un coup suffoqué par de gros sanglots. Et, comme Pierre voulait, selon le cérémonial, baiser l'émeraude qu'il portait à l'annulaire, il le releva. Le fit assooir immédiatement devant lui, en bégayant d'une voix entrecoupée :

—Non, non, mon cher fils, prenez ce siège, attendez... Excusez-moi, laissez-moi un instant j'ai le cœur qui éclate.

Il sanglotait dans ses mains jointes, il ne pouvait se maîtriser, renfoncer en lui la douleur. de ses doigts vigoureux encore, qu'il serrait sur ses joues et sur ses tempes.

Des larmes montèrent alors aux yeux de Pierre, ravivant à son tour l'affreuse aventure, boulevé de voir pleurer ce grand vieillard, ce saint et ce prince d'ordinaire si hautain, si maître de lui, et qui n'était plus là qu'un pauvre être d'agonie et de souffrance, aussi perdu, aussi faible qu'un enfant. Étouffant lui-même, il voulut pourtant présenter ses condoléances, il chercha par quelles bonnes paroles il apporterait

quelque douceur à ce désespoir

—Je supplie Votre Eminence de croire à mon chagrin profond. J'ai été chez elle comblé de bontés, j'ai tenu à lui dire tout de suite combien cette perte irréparable...

Mais, d'un geste trahissant, le cardinal le fit taire.

—Non, non, ne dites rien, de grâce, ne dites rien !

Et un silence régna, tandis qu'il pleurait toujours, secoué par sa lutte, attendant de redevenir assez fort, pour se vaincre. Enfin, il dompta son frisson, il dégagait lentement sa face, peu à peu apaisée, redevenue celle d'un croyant fort de sa foi, soumis à la volonté de Dieu. Puisque Dieu s'était refusé à faire un miracle, puisqu'il frappait si durement sa maison, il avait ses raisons sans doute, et lui, un de ses ministres, un des hauts dignitaires de sa cour terrestre, n'avait qu'à s'incliner.

Le silence se prolongea un moment encore. Puis, d'une voix qu'il avait réussi à rendre naturelle et obligeante :

—Vous nous quittez, vous partez demain, mon cher fils ?

—Oui, demain, j'aurai l'honneur de prendre congé de Votre Eminence, en le remerciant une fois encore de sa bienveillance inépuisable.

—Alors vous avez su que la congrégation de l'Index avait condamné votre livre, comme cela était inévitable ?

—Oui, j'ai eu l'insigne faveur d'être reçu par Sa Sainteté, et c'est devant Elle que je me suis soumis et que j'ai réprouvé mon œuvre.

Une flamme commença à remonter aux yeux humides du cardinal.

—Ah ! vous avez fait cela, ah ! vous avez bien bien agi, mon cher fils ! Ce n'était que votre devoir strict de prêtre, mais il y a tant de nos jours qui ne font pas même leur devoir !... Comme membre de la congrégation, j'ai tenu la parole que je vous avait donnée, de lire votre livre, d'en étudier soigneusement surtout les pages visées par l'accusation. Et si, ensuite, je suis resté neutre, si j'ai affecté de me désintéresser de l'affaire, jusqu'à manquer la séance où elle a été jugée, ce n'a été, que pour faire plaisir à ma pauvre chère nièce qui vous aimait, qui vous défendait auprès de moi...

Les larmes le reprenant, il s'interrompit, il sentit qu'il allait défaillir encore, s'il évoquait le souvenir de Benedetta, l'adorée, la regrettée. Aussi fut-ce avec une âpreté batailleuse qu'il continua :

—Mais quel livre exécrationnel, mon cher fils

permettez-moi de le dire ! Vous m'aviez affirmé que vous étiez respectueux du dogme, et je me demande encore par quelle aberration vous aviez pu tomber dans un aveuglement tel, que la conscience même de votre crime vous échappait. Respectueux du dogme, grand Dieu ! lorsque l'œuvre entière est la négation même de toute notre sainte religion... Vous n'aviez donc pas senti qu'en demandant une religion nouvelle c'était condamner absolument l'ancienne, la seule vraie, la seule bonne, la seule éternelle. Et cela suffisait pour faire de votre livre le plus mortel des poisons, un de ces livres infâmes qu'on brûlait autrefois par la main du bourreau, qu'on laisse forcément circuler de nos jours, après l'avoir interdit et désigné par là même aux curiosités perverses, ce qui explique la pourriture contagieuse du siècle... Ah ! que j'ai bien reconnu là les idées de notre distingué et poétique parent, ce cher vicomte Philibert de la Choue ! Un homme de lettres, oui ! un homme de lettres ! De la littérature, rien que de la littérature ! Je prie Dieu de lui pardonner, car il ne sait sûrement pas ce qu'il fait ni où il va, avec son christianisme d'élégie pour les ouvriers beaux parleurs et pour les jeunes gens des deux sexes dont la science a rendu l'âme vague. Et je ne garde ma colère que contre Son Eminence le cardinal Bergerot, car celui-ci sait ce qu'il fait, fait ce qu'il veut. Ne dites rien, ne le défendez pas. Il est la révolution dans l'Église, il est contre Dieu !

En effet, Pierre, bien qu'il se fût promis de ne pas répondre, de ne pas discuter, avait laissé échapper un geste de protestation, devant cette curieuse attaque contre l'homme qu'il respectait le plus, qu'il aimait le plus au monde. D'ailleurs il céda, il s'inclina de nouveau.

— Je ne puis dire assez mon horreur, de tout ce songe creux d'une religion nouvelle ! de cet appel aux plus laides passions qui soulève les pauvres contre les riches, en leur annonçant je ne sais quel partage, quelle communauté aujourd'hui impossible ! de cette basse flatterie au menu peuple qui lui promet, sans pouvoir jamais les lui donner, une égalité et une justice qui viennent de Dieu seul, que Dieu seul pourra faire régner enfin, au jour marqué par sa toute-puissance ! de cette charité intéressée dont on abuse contre le ciel lui-même, pour l'accuser d'iniquité et d'indifférence, de cette charité larmoyante et amollissante, indigne des cœurs solides et forts, comme si la souffrance humaine n'était pas nécessaire au salut, comme si nous ne devenions pas plus grands, plus purs, plus

près de l'infini bonheur, à mesure que nous souffrons davantage !

Il s'exaltait, il était snignant et superbe. C'était son deuil, sa blessure au cœur qui l'exaspérait ainsi, le coup de massue qui l'avait abattu un moment, et sous lequel il se relevait, si provocant contre la douleur, si entêté dans son idée stoïque d'un Dieu omnipotent, maître des hommes, réservant sa félicité aux seuls élus de son choix.

De nouveau, il fit un effort pour se calmer, il reprit plus doucement :

— Enfin, mon cher fils, le bercail est toujours ouvert, et vous y voilà de retour, puisque vous vous êtes repenti. Vous ne sauriez croire combien j'en suis heureux.

A son tour, Pierre s'efforça de se montrer conciliant, afin de ne pas ulcérer davantage cette âme violente et endolorie.

— Votre Éminence peut être certaine que je tâcherai de n'oublier aucune de ses bonnes paroles, pas plus que je n'oublierai le paternel accueil de Sa Sainteté Léon XIII.

Mais cette phrase parut rejeter Boccaner dans son agitation. Ce ne furent tout d'abord que des paroles sourdes, retenues à demi, comme s'il se débattait pour ne pas interroger directement le jeune prêtre.

— Ah ! oui, vous avez vu Sa Sainteté, vous avez causé avec elle, et elle a dû vous dire, n'est-ce pas ? comme à tous les étrangers qui vont la saluer, qu'elle voulait la conciliation, la paix... Moi, je ne la vois plus que dans les occasions inévitables, voici plus d'un an que je n'ai pas été admis en audience particulière.

Cette preuve publique de défaveur, cette lutte sourde qui, de même qu'au temps de Pie IX, heurtait le Saint-Père et le camerlingue emplissait d'amertume ce dernier. Il lui fut impossible de se contenir, il parla, en se disant sans doute qu'il avait devant lui un familier, un homme sûr, qui d'ailleurs partait le lendemain.

— La paix, la conciliation, ou va loin avec ce beaux mots, si souvent vides de vraie sagesse et de courage... La vérité terrible, c'est que le dix-huit années de concessions de Léon XIII ont tout ébranlé dans l'Église, et que, s'il régnait longtemps encore, le catholicisme croulerait, tomberait en poudre, ainsi qu'un édifice dont on a sapé les colonnes.

Pierre, très intéressé, ne pût s'empêcher de soulever des objections, pour s'instruire.

— Mais ne s'est-il pas montré très prudent, n'a-t-il pas mis pas mis le dogme à l'écart, dans une forteresse inexpugnable ? En somme, s'il

paraît avoir cédé en beaucoup de points, ça n'a jamais été dans la forme.

—La forme, oh ! oui, reprit le cardinal avec une passion croissante, il vous a dit comme aux autres qu'intraitable sur le fond, il cédait volontiers sur la forme. Parole déplorable, diplomatie équivoque, quand elle n'est pas une simple et basse hypocrisie ! Mon âme se soulève à cet opportunisme, à ce jésuitisme qui ruse avec le siècle, qui est fait seulement pour jeter le doute parmi les croyants, le désarroi du sauve-qui-peut cause prochaine des irrémédiables défaites ! Une lâcheté, la pire des lâchetés, l'abandon de ses armes afin d'être plus prompt à la retraite, la honte d'un soi tout entier, le masque accepté dans l'espoir de tromper le monde, de pénétrer chez l'ennemi et de le réduire par la trahison ! Non, non ! la forme est tout, dans une traditionnelle religion, immuable, qui depuis dix-huit cents ans a été, qui est encore, qui restera jusqu'à la fin des âges la loi même de Dieu !

Il ne put rester assis, il se leva, se mit à marcher au travers de l'étroite pièce, qu'il semblait empiéter de sa haute taille. Et c'était tout le règne, toute la politique de Léon XIII qu'il discutait, qu'il condamnait violemment.

—L'unité, la fameuse unité qu'on lui fait une gloire si grande de vouloir rétablir dans l'Église ce n'est là que l'ambition furieuse et aveugle d'un conquérant qui élargit son empire, sans se demander si les nouveaux peuples soumis ne vont pas désorganiser son ancien peuple, jusqu'à l'adultérer, lui apporter la contagion de toutes ses erreurs. Et, si les schismatiques d'Orient, si les schismatiques des autres pays, en rentrant dans l'Église catholique, la transforment fatalement, à ce point qu'ils la tuent, qu'ils en fassent une Église nouvelle ? Il n'y a qu'une sagesse, n'être que ce qu'un est, mais très solidement... De même, n'est-ce pas à la fois un danger et une honte, cette prétendue alliance avec la démocratie, cette politique que suffit à condamner l'esprit séculaire de la papauté ? La monarchie est de droit divin, l'abandonner est aller contre Dieu, hactiser avec la Révolution, rêver ce dénouement monstrueux d'utiliser la démenche des hommes, pour mieux rétablir sur eux son pouvoir. Toute république est un état d'anarchie, et c'est dès lors la plus criueille des fautes, c'est ébranler à jamais l'idée d'autorité, d'ordre, de religion même, que de reconnaître la légitimité d'une république, dans l'unique but de caresser le rêve d'une conciliation impossible... Aussi voyez ce qu'il a fait du pouvoir temporel. Il le réclame bien encore, il affecte de

rester intransigeant sur cette question de la reddition de Rome. Mais, en réalité, est-ce qu'il n'en a pas consommé la perte, est-ce qu'il n'en renoncé définitivement, puisqu'il reconnaît que les peuples ont le droit de disposer d'eux, qu'ils peuvent chasser leurs rois et vivre comme les êtres libres, au fond des forêts.

Brusquement, il s'arrêta, leva les deux bras au ciel, dans un élan de feinte colère.

—Ah ! cet homme ! ah ! cet homme qui par sa vanité, par son besoin du succès, aura été la ruine de l'Église ! cet homme qui n'a cessé de tout corrompre, de tout dissoudre, de tout émietter afin de régner sur le monde qu'il croit reconquérir ainsi ! pourquoi, Dieu tout-puissant pourquoi ne l'avez-vous pas encore rappelé à vous ?

Et cet appel à la mort prenait un accent si sincère, il y avait là une haine grandie par un si réel désir de sauver Dieu en péril ici-bas, que Pierre fut traversé lui aussi d'un grand frisson. Maintenant, il le voyait, ce cardinal Boccanera, qui haïssait religieusement, passionnément Léon XIII, il le voyait guettant depuis des années déjà, du fond de son palais noir, la mort du pape cette mort officielle qu'il avait la charge de constater, à titre de camerlingue. Comme il devait l'attendre, comme il souhaitait avec une impatience fébrile l'heure bienheureuse où il irait, armé du petit marteau d'argent, taper les trois coups symboliques sur le crâne de Léon XIII glacé, rigide, étendu sur son lit, entouré de sa cour pontificale ! Ah ! taper enfin à ce mur du cerveau, pour être bien certain que rien ne répondait plus, qu'il n'y avait plus rien là dedans, rien que la nuit et du silence ! Et ces trois appels retentiraient : Joachim ! Joachim ! Joachim ! Et, le cadavre ne répondant pas, le camerlingue se tournerait après avoir patienté quelques secondes, puis il dirait : "Le pape est mort !"

—Pourtant, reprit Pierre qui voulait le ramener au présent, la conciliation est une arme de l'époque, c'est pour vaincre à coup sûr que le Saint-Père consent à céder sur les questions de forme.

— Il ne vaincra pas, il sera vaincu ! cria Boccanera. Jamais l'Église n'a eut la victoire qu'en s'obscinant dans son intégralité, dans l'éternité immuable dans son essence divine. Et il est certain que, le jour où elle laisserait toucher à une seule pierre de son édifice, elle croulerait... Rappelez-vous le moment terrible qu'elle a passé, au temps du concile de Trêves. La Réforme venait de l'ébranler d'une façon

profonde, relâchement de la discipline et des mœurs s'aggravait partout, c'était un flot montant de nouveautés, d'idées soufflées par l'esprit du mal, de projets malsains qu'enfantait l'orgueil de l'homme, lâché en pleine licence. Et, dans le concile même, bien des membres étaient troublés, gengrenés, prêts à voter les modifications les plus folles, tout un véritable schisme s'ajoutant aux autres... Eh bien! si, à cette époque critique, sous la menace d'un si grand péril, le catholicisme a été sauvé du désastre, c'est bue la majorité, éclairée par Dieu, a maintenu le vieil édifice intact, c'est qu'elle a eu le divin entêtement de s'enfermer dans le dogme étroit, c'est qu'elle n'a rien concédé, rien, rien, rien! ni sur le fond, ni sur la forme... Aujourd'hui, certes, la situation n'est pas pire qu'à l'époque du concile de Trente. Mettons qu'elle soit la même, et dites-moi s'il n'es! pas plus noble, plus courageux et plus sûr pour l'Église, d'avoir comme autrefois la bravoure de dire hautement ce qu'elle est, ce qu'elle a été, ce qu'elle sera. Il n'y a de salut pour elle que dans sa souveraineté totale, indiscutable; et, puisqu'elle a toujours vaincu par son intransigeance, c'est la tuer que vouloir la concilier avec le siècle.

Il semit à marcher de son pas songeur et puis il continua :

—Non, non! pas un accommodement, pas un abandon, pas une faiblesse! Le mur d'airain qui barre la route, la borne de granit qui limite un monde!... Je vous l'ai déjà dit, le jour de votre arrivée, mon cher fils. Accommoder le catholicisme aux temps nouveaux, c'est hâter sa fin, s'il est vraiment menacé d'une mort prochaine, comme les athées le prétendent. Et il mourrait bassement, honteusement, au lieu de mourir debout, digne et fière, dans sa vieille royauté glorieuse... Ah! mourir debout, sans renier de son passé, en bravant l'avenir, en confessant sa foi entière!

Et ce vieillard de soixante-dix ans semblait grandir encore, sans peur devant l'anéantissement final, avec un geste de héros qui défiait les siècles futurs. La foi lui avait donné la paix serène, cette paix par l'explication de l'inconnu par le divin apport à l'esprit, dont elle satisfait pleinement le besoin de certitude, en le remplissant. Il croyait, il savait, il était sans doute et sans peur sur le lendemain de la mort. Mais une mélancolie hautaine avait passé dans sa voix.

—Dieu peut tout même détruire son œuvre,

s'il la trouve mauvaise. Tout croulerait demain, la sainte Église disparaîtrait au milieu des ruines les sanctuaires les plus vénérés s'effondreraient sous la chute des astres, qu'il faudrait s'incliner et adorer Dieu, dont la main, après avoir créé le monde, l'anéantirait ainsi, pour sa gloire... Et j'attends je me sou mets d'avance à sa volonté, qui seule peut se produire, car rien n'arrive sans qu'il le veuille. Si vraiment les temples sont ébranlés, si le catholicisme doit demain tomber en poudre, je serai là pour être le ministre de la mort, comme j'ai été le ministre de la vie... Même, je le confesse, il est certain qu'il y a des heures où des signes terribles me frappent. Peut-être en effet la fin des temps est-elle proche et allons-nous assister à cet ébranlement du vieux monde dont on nous menace. Les plus dignes, les plus hauts sont foudroyés, comme si le ciel se trompait, puisissait en eux les crimes de la terre; et n'ai-je pas senti le souffle de l'abîme, où tout va sombrer, depuis que ma maison, pour des fautes que j'ignore, est frappée de ce deuil, affreux, qui la jette au gouffre, la fait rentrer dans la nuit, à jamais!

Là dans la pièce voisine, il évoquait les deux chers morts, qui ne cessaient d'être présents. Des sanglots remontaient à sa gorge, ses mains tremblaient, son grand corps était agité d'une dernière révolte de douleur, sous l'effort de sa soumission. Oui, pour que Dieu se fût permis de l'atteindre si cruellement, de supprimer sa race, de commencer ainsi par le plus grand, par le plus fidèle ce devait être que le monde était définitivement condamné. La fin de sa maison, n'était-ce pas la fin prochaine de tout? Et, dans son orgueil souverain de prince et de prêtre, il trouva un cri de suprême résignation-

⋮ (A suivre)

## L'HUMIDITE

Évitez l'humidité et vous éviterez de gros rhumes. Si vous vous enrhumez, le seul remède, efficace, le BAUME RHUMAL, vous guérira.

## IL FAUT EN PRENDRE

Pour vous préserver des atteintes de la grippe au premier symptôme de refroidissement, prenez du BAUME RHUMAL et vous serez indemne.

# LE SUN

**TÊTE GRISONNANTE  
ET MENACÉE  
DE CALVITIE**  
On évite ce danger par l'usage de  
**La Vigueur des Cheveux  
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminent. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommes. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."  
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

**La Vigueur des Cheveux d'Ayer**

PRÉPARÉ PAR LE  
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

A VENDRE

**DEUX MATÉRIELS  
D'IMPRIMERIE**

COMPRENANT

**PRESSES,**

**CARACTÈRE,**

**CASSES**

**ETC., ETC.**

**UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE**

S'adresser à

**A. FILIATREAU,**

B. de P., 2184 ou 157 Sanguin et

**Compagnie d'Assurance  
sur la Vie  
du Canada**

**Siege Social, Montrea**

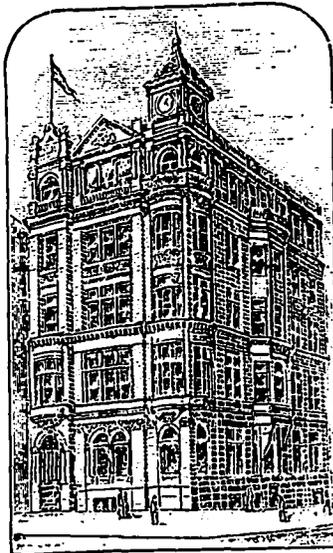
**ROBERTSON MACAULAY, Président**

**Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.**

**T. B. MACAULAY, Secrétaire.**

**IRA B. THAYER, Sur't. des Agences**

**G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.**



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

**— UNE AUTRE RAISON —**

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

**DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME**

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

**O. LEGER,**

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

# L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons l'obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est livrée — "Premier rendu, premier servi."

## LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

# NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à son assuré une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés  
Bureau principal en Canada : **78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL**

Téléphone Bell 318

AGENT POUR MONTRÉAL ET LES ENVIRONS

GUSTAVE FAUTEUX

## PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

# Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

## Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Exhibé d'Or à l'Exposition de Chicago

# Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux beaux-arts et à la reproduction des épisodes les plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont au nombre de 34 et occupent un espace d'au delà de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'il y a de nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se procurer au prix modique de 25c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe au public des groupes et d'objets de cette nature pour la première fois.